Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1908)
Heft: 105

Artikel: Recettes utiles
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257494

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pose pour femme forte, craint-elle de laisser entrevoir une faiblesse ? Est-il, son souvenir, réellement effacé, ou bien est-ce pour elle la petite fleur séchée au livre de la vie, que l'on garde pieusement cachée aux profanes ? Qui sait ? A sa « petite vilaine table » couverte d'un linge blanc qui lui sert de bureau, elle feuillette un livre de Tompson, respire quelques fleurs, écoute un oiseau et ne se trouve pas trop malheureuse, malgré l'ombre des barreaux, l'inquiétude de son mari en fuite, le souci de sa fille, orpheline bientôt. Elle a vécu l'existence virile d'un de ces hommes illustres admirés dès sa petite enfance ; elle a connu les ivresses de la gloire, les illusions de la liberté, les jouissances de l'ambition, les triomphes de l'orgueil. La petite bourgeoise a été reine d'une république, et peut-être l'échafaud de Marie-Antoinette n'est-il pas pour déplaire à la petite fille de Mlle Rotisset. Non... elle n'a rien à regretter... elle ne regrette rien... et pourtant...

A retourner ainsi en arrière, on fait plus d'une rencontre imprévue qui vous barre tendrement le chemin... La plume levée, elle écoute le sansonnet du porte-clefs qui siffle là, dans la cour, et lui rappelle peut-être le merle jaseur de la place Dauphine...

Qu'aurait été sa vie, si...

Et elle soupire involontairement.

Brusquement derrière ses barreaux, une chanson éclate :

Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine ?...

C'est une voix jeune et fraîche dont le timbre connu lui fait battre le cœur.

Rêve-t-elle ?

Mais non le refrain continue :

Que demande le chevalier ?

Elle est à la fenêtre, elle regarde dans le préau.

Une troupe joyeuse rit, chante, folâtre, comme il y a vingt ans. Seulement ce ne sont pas des enfants en liberté, mais des captifs de tout âge, voués au couteau, qui se divertissent ainsi en attendant l'heure de Samson.

Un jeune homme conduit le branle, une jolie figure poupine, aux yeux ingénus, au rire candide, qui semble s'amuser de tout son cœur.

— A mon tour, Boismorel ! crie un autre impatient de prendre sa place.

Boismorel !

Un instant après, Mme Roland paraît dans le préau, où elle ne descend jamais d'ordinaire. Les jeux s'arrêtent : car ceux qu'elle a combattus même l'admirent et respectent le malheur qui les raproche. Souriante, elle les engage à continuer et s'adressant à l'un d'eux :

— Monsieur de Boismorel, dit-elle, seriez-vous parent du marquis Sosthène marié aux Iles ?

— C'était mon père, madame.

— Je l'ai un peu connu jadis... Vous lui ressemblez beaucoup.

— On me l'a dit souvent, madame, et je voudrais lui ressembler en tout.

La conversation continue... Plus maternelle qu'elle ne s'était peut-être jamais montrée à la fille Eudora, Mme Roland questionna le jeune Sosthène. (Il portait le même nom !) Venu en France pour recueillir la succession de sa grand'mère, il s'était trouvé compris dans une fournée de suspects. Il était condamné de la veille et devait être exécuté le lendemain.

— Comme moi, dit-elle : nous serons peut-être de la même charrette.

— Je le voudrais bien... et pourtant...

— Quoi donc ?

— Vous ne rirez pas de moi, madame... mais... j'ai peur d'avoir peur !...

C'était le même accent naïf, timide et résolu à la fois...

Manon oublia qu'elle s'appelait Mme Roland, et conquise, charmée par cette jeunesse qui lui rappelait la sienne :

— Rassurez-vous : vous êtes poltron comme votre père qui était fort hardi...

Et un peu de rouge colora ses joues à ce souvenir.

Le lendemain ainsi qu'elle l'avait souhaité la même charrette les emmena place de la Révolution.

— Vous voyez bien que ce n'est rien, dit-elle gaîment en lui montrant leurs compagnons montant l'un après l'autre à l'échafaud.

— Ah ! tant que vous êtes là, je suis tranquille.

Il devait passer le dernier : généreuse jusqu'au bout, elle demanda à lui céder son tour, et :

— Ça vous ferait trop de peine de me voir mourir, dit-elle comme pour ménager son amour propre.

— Oh ! madame que vous êtes bonne !

Et, avec un élan impétueux, où elle retrouva son père :

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

Avant qu'elle eût pu répondre, il lui prit un baiser, sans qu'elle s'en doutât et bondit sur la plate forme.

Sa jolie figure poupine apparut à la lunette :

Qu'est-ce qui passe ici...

Le sinistre couperet trancha le gai refrain sur les lèvres vaillantes qui n'avaient pas tremblé, et Mme Roland gravit les degrés à son tour !...

Arthur Dourliac.

Un diagnostic de la mort réelle

De tous les genres de mort qui peuvent atteindre les hommes, le plus épouvantable est, sans conteste, d'être enterré vivant. Il est impossible de se figurer l'horreur atroce que doit éprouver une personne encore en vie lorsqu'elle se trouve ainsi ensevelie, privée de tout secours et sans espoir d'échapper à l'horrible sort qui l'attend.

Les erreurs de ce genre sont heureusement fort rares, et les progrès de la médecine tendent à les rendre de plus en plus impossibles. Pourtant certains états pathologiques tels que la catalepsie, sont encore très difficiles à distinguer de la mort réelle, et il arrive parfois qu'on ne les reconnaît qu'à la dernière minute. Pour éviter tout enterrement prématuré, plusieurs moyens et divers appareils ont été imaginés ; mais, jusqu'ici, on les appliquait peu en pratique, à cause des difficultés rencontrées dans leur emploi.

A la séance du 18 novembre dernier, de l'Académie des Sciences, M. Vaillant a exposé que le diagnostic de la mort réelle peut être fait, quant à présent, par l'examen radiographique des organes abdominaux.

En effet, sur la radiographie d'un sujet vivant, l'estomac et l'intestin ne sont pas visibles. On obtient sur la plaque sensible un diagramme de l'estomac et de l'intestin et les circonvolutions intestinales se dessinent avec tous leurs détails.

D'où vient cette différence ? M. Vaillant estime que, chez l'être vivant, les organes étant transparents et en mouvements continuels se laissent traverser facilement par les rayons X. Au contraire, chez le sujet mort, il se forme dans l'estomac et l'intestin, des gaz en majeure partie des sulfures qui, sous l'influence des rayons X, deviennent phosphorescents. Cette phosphorescence n'est pas perceptible ; l'œil ne peut la percevoir qu'au moyen d'une radioscopie de la région abdominale. De plus, les organes devenant plus lumineux sous l'action des rayons, provoquent une surimpression de la plaque photographique aux endroits où leur image se reproduit. Enfin, leur complète immobilité permet d'enregistrer tous les détails de leur structure, chose qu'on n'obtiendra jamais sur un sujet vivant.

La radiographie est d'un usage courant, aujourd'hui, pour que la preuve de la mort réelle puisse se faire dans tous les cas douteux. On doit être heureux de posséder un moyen aussi simple et efficace qui permettra de contrôler sûrement le pronostic du médecin, et qui sera capable de dénoncer les erreurs infiniment rares, répétons le, qui pourraient encore se produire quelquefois.

Docteur d'Ox.

Recettes utiles

Conseils de saison. — Les chaufferettes et les caoutchoucs. — La question des chaussures. — Pour bien nettoyer les flanelles. — Engelures. — Les ongles et les enfants.

Deux choses sont très en usage à la campagne, pendant la saison d'hiver ; ce sont : les chaufferettes et les caoutchoucs. Elles présentent quelques avantages et pas mal d'inconvénients. Les chaufferettes prédisposent à la congestion et aux engelures, et quant aux caoutchoucs, ils empêchent l'évaporation de la sueur, maintiennent par conséquent les pieds dans l'humidité et causent un relâchement de la peau qui vient alors moins résistante au froid.

Si l'on tient donc à s'en chausser pour marcher dans la boue ou la neige, il faut avoir le plus grand soin de les retirer dès qu'on rentre au logis.

Quant aux chaufferettes, le mieux est de ne pas s'en servir si l'on est sujet au froid, de s'en préserver par d'autres moyens. Nous ne savons rien de plus efficace que de se plonger alternativement les pieds dans de l'eau chaude puis dans de l'eau froide à deux ou trois reprises et même plus. Ce traitement qui doit se pratiquer de préférence le matin au lever et qui a pour résultat de rétablir et d'activer la circulation du sang est particulièrement recommandable pour les personnes âgées.

Passons maintenant au chapitre des chaussures. Il est de la plus grande importance pendant la saison d'hiver. Tout d'abord il faut se chausser largement. Les souliers étroits entravent la circulation du sang et par suite facilitent le refroidissement des pieds. Et quand vous serez muni de fortes chaussures, prenez la précaution de les rendre imperméables à l'humidité, en les enduisant tout au moins sur les côtés de la semelle, d'un mélange de cire et de suif de mouton fondus ensemble.

Il est un autre procédé : celui de l'imperméabilisation par le caoutchouc. Des diver-

ses manières d'opérer celle-ci est la plus simple.

On fait fondre ensemble :

Caoutchouc	1 gr.
Galipot	2 »
Puis on ajoute à la matière fondue, huile de lin	3 »

Ce mélange s'applique à chaud au pinceau.

Quand vos chaussures sont mouillées, n'allez pas les exposer au feu, vous feriez une opération détestable ; mettez-les simplement dans un lieu sec, et emplissez-les de farine d'avoine. Elle a la propriété d'absorber l'humidité et elle aura promptement séché le cuir sans le durcir. Cette farine pourra servir indéfiniment à cet usage. Il vous suffira de la recueillir dans un sac et de la déposer près du feu, jusqu'à complet séchage.

Voici maintenant un procédé très pratique pour nettoyer les flanelles et qui plus est, les empêchera de se rétrécir. Il suffit de les tremper dans une dissolution chaude de 200 grammes de carbonate de soude et de 10 litres d'eau et de les brosser avec une brosse en crin. Eviter surtout de les frotter avec les mains.

Voici la saison des engelures ; on peut s'en préserver, en se frictionnant la peau dès les premiers froids, avec de l'eau-de-vie ordinaire, ou camphrée, de l'eau de Cologne, du vin aromatique ou de l'eau sédative, étendue d'eau. Si, malgré ces précautions, les engelures se manifestent, il faudra les panser, chaque matin et chaque soir, avec de la pommade camphrée à laquelle on ajoutera quelques gouttes d'extrait de saturne.

On peut aussi les frotter légèrement avec des crayons chimiques dont voici la formule :

Camphre 2 grammes 50,
Iode 5 grammes.
Huile d'olives 50 grammes.
Paraffine 45 grammes.
Alcool 9 grammes.

On fait dissoudre le camphre dans l'huile et l'iode dans la plus petite quantité possible d'alcool. On ajoute les liquides mélangés à la paraffine fondue et on coule le tout dans des moules.

On peut encore guérir les engelures ordinaires avec un cataplasme à l'eau froide de farine de moutarde noire, appliqué entre deux mousselines pendant une demi-heure, sur la partie démangeante. On renouvellera ce traitement chaque soir jusqu'à flétrissure des engelures. Généralement deux ou trois applications suffisent.

Quant aux engelures ulcérées avec perte de substances, on les traite par une dissolution de 8 grammes de camphre pulvérisé par 30 grammes de baume noir du Pérou. On en frotte tous les soirs la partie malade.

Il n'est pas d'habitude plus malpropre que celle qui consiste à se ronger les ongles. Il est donc indispensable d'empêcher les enfants de la contracter. Pour cela faites une forte décoction de coloquinte dans laquelle, après lui avoir lavé les mains, vous tremperez l'extrémité des doigts de l'enfant. Il est bon que le liquide soit au moins tiède. L'amertume de cette décoction déshabituera le petit patient de fourrer les doigts dans la bouche.

Poignée d'histoires

Les fouilles de Carthage.

Les fouilles qui se poursuivent en Tunisie sur l'emplacement de l'ancienne Carthage, sous la direction de l'éminent archéologue, le R. P. Delattre, viennent d'aboutir à une découverte sensationnelle. On a mis à jour, sur le terrain de Moidfa, une grande basilique à neuf nefs, semblable à celle de Demous-El-Tarita, entièrement occupée par des sépultures.

Une petite chapelle, au centre de la grande nef, renferme les corps des saintes Perpétue et Félicité, lesquelles, le 7 mars de l'an 202 de notre ère, subirent le martyre, livrées à la fureur des fauves dans les arènes de Carthage. C'est en vain qu'on avait jusqu'à présent cherché les tombeaux de ces deux saintes, et l'on conçoit l'importance de la découverte qui vient d'être faite.

La basilique porte des traces d'une dévastation qu'on fait remonter à une époque très lointaine, probablement à l'invasion des Vandales ou peut être à celle des Arabes ; le R. P. Delattre a pu néanmoins reconstituer la décoration intérieure de la basilique : pilastres sculpés, mosaïques, ornements divers.

La grande nef était couverte d'une terrasse dont les eaux de pluie étaient recueillies dans un grand réservoir ou citerne, qu'on vient de déblayer. Ce puits, de la largeur de 2 mètres carrés, a déjà été vidé jusqu'à la profondeur de 28 mètres. Il était entièrement rempli de squelettes humains, dont on évalue le nombre à 1 500 environ.

On suppose que ces restes humains sont le résultat d'un massacre qui aurait eu lieu lors de la prise de Carthage par les Vandales.

Le puits même conduirait aux catacombes, qui doivent certainement exister à Carthage, mais qu'on n'avait pu encore découvrir. Les fouilles que le P. Delattre poursuit avec un zèle infatigable ne peuvent manquer de résoudre bientôt cette question.

De nombreuses inscriptions ont aussi été recueillies pour être traduites ultérieurement. Cette importante découverte vient de faire l'objet d'une communication à l'Académie des inscriptions.

Le cousin du roi.

Le docteur Wilhelm Kohler, de Mannheim, raconte à propos de la mort du roi Oscar de Suède une anecdote amusante.

Il y a une cinquantaine d'années, le futur souverain avait pris place sur un paquebot de Marseille à destination de l'Algérie. Le capitaine du navire, sans le connaître encore, le salua courtoisement, et le dialogue que suivant s'engagea entre eux : « Si je ne me trompe pas, monsieur, je vous ai rencontré hier en uniforme dans les rues de Marseille. — C'est fort possible, capitaine, j'ai fait hier quelques visites officielles et je m'étais mis en tenue. — Puis-je sans indiscrétion, vous demander quel uniforme vous portiez ? — Celui d'amiral. — Déjà amiral, s'écria le capitaine, et vous n'avez pas vingt cinq ans ! Il faut, monsieur que vous soyez un marin tout à fait distingué. — Je voudrais, répondit modestement le prince, ne devoir mon grade d'amiral qu'à mes services nautiques ; mais je le dois un peu au nom que je porte. — Puis-je vous demander quel non ? Bernadotte. — Ah ! Bernadotte ! Monsieur serait il de la famille du maréchal ? Il était mon grand-père. — Mais le maréchal est l'aïeul du roi de Suède. — Sans doute. Et je suis le prince Oscar, frère du roi. — Vous avez encore des parents dans notre pays, monseigneur. — Je le sais, mais à mon grand regret, je n'ai pas le plaisir de les connaître. — Si cela vous est agréable, monseigneur, je puis vous présenter un de vos cousins. — Je en serais enchanté ».

Le capitaine se dirigea vers un porte-voix qui communiquait avec la chambre des machines : « Bernadotte cria-t-il. Aussitôt, un homme tout barbouillé de suie, nu jusqu'à la ceinture, sortit d'une ecoutille et s'avança vers le capitaine qui, du ton le plus cérémonieux, dit au prince de Suède : « J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Royale, son cousin Bernadotte ». Le capitaine s'éloigna, sans doute pour laisser libre cours aux épanchements de famille car l'histoire n'a pas retenu les propos qu'échangèrent les cousins.

7.000 kilomètres en barque.

Une traversée de plus de 7,000 kilomètres dans une barque, semble une impossibilité. Cependant ce tour de force vient d'être accompli par un marin anglais.

Un constructeur de Londres avait à fournir deux barques destinées à la navigation sur l'Amazone. Lorsque les embarcations furent achevées, on se demanda comment on allait s'y prendre pour les transporter au delà de l'Atlantique. Le constructeur s'en ouvrit au capitaine Morris, de Gravesend qui s'offrit à les conduire lui-même de Londres à Para (Brésil).

Le capitaine Morris prit le commandement de la plus petite et confia l'autre aux soins du capitaine Beckwich. Chaque embarcation emportait en outre, un équipage de quatre hommes et des provisions pour cent jours. Interviewé par un journaliste, le capitaine Morris qui était juste de retour à Gravesend, se montra quelque peu surpris que le voyage ait pu éveiller l'attention. « C'était une simple question de voiture et de lest », a-t-il déclaré.

Le capitaine considère que le fait le plus extraordinaire au cours de son voyage a été qu'il n'a pas rencontré un seul navire pendant les cinquante six jours qu'a duré la traversée. Il parle, comme de choses sans importance, des tempêtes qu'il a eu à essuyer dans le golfe de Gascogne. Sa barque, bien que balayée par les lames, s'est comportée admirablement. Parmi les quatre hommes de l'équipage, trois étaient des pêcheurs de Douvres qui n'avaient jamais encore navigué au long cours.

Passe-temps

Devise

Quel est le sentiment qui maigrit le plus les hommes ?

Editeur-imprimeur, G. Moritz, gérant.